



Big Fish

de Tim Burton

Fiche technique

USA - 2004 - 2h05

Réalisateur :
Tim Burton

Scénario :
John August d'après le roman de **Daniel Wallace**

Image :
Philippe Rousselot

Montage :
Chris Lebenzon

Musique :
Danny Elfman

Interprètes :
Ewan McGregor
(Edward Bloom Jeune)
Albert Finney
(Edward Bloom)
Billy Crudup
(Will)
Jessica Lange
(Sandra)
Helena Bonham Carter
(Jenny et la sorcière)
Steve Buscemi
(Nother Winslow)
Danny DeVito
(Amos Calloway)
Marion Cotillard
(Joséphine)



Résumé

Entre Edward Bloom et son fils Will, les relations ne sont pas au beau fixe. Journaliste en poste à Paris, marié à une française qui doit bientôt accoucher, Will ne parle plus à son père depuis le jour de son mariage. Edward est un homme insaisissable, un beau parleur dont le passe-temps favori est de raconter des histoires rocambolesques, qu'il jure avoir vécues. Mais Will en a assez de ces fanfaronnades peuplées de poissons géants et de sorcières. Il aimerait connaître enfin réellement son père, d'autant que ce dernier, atteint d'une grave maladie, est en fin de vie. Will décide alors de se rendre à son chevet, d'oublier les disputes. Son objectif : percer enfin les secrets si mystérieux de son paternel...

Critique

Adapté du roman de Daniel Wallace, le nouveau film de Tim Burton s'inscrit résolument dans la filiation du *tall tale*. «Récit hyperbolique», épopée burlesque placée sous le signe de l'oralité et du grossissement, ce type de conte plonge ses racines dans la frontière du Sud-Ouest des États-Unis, au début du XIXe siècle, et a pour cadre les forêts et les marécages qui bordent le Mississippi. Multipliant les narrateurs et les épisodes enchâssés, il entraîne son auditoire, à travers une surenchère d'invéraisemblances, jusqu'à une chute qui lui fait prendre conscience de l'absurdité de sa crédulité. Revanche carnavalesque du petit Blanc et de l'homme des bois sur la société policée et la littérature ennuyeuse, il campe des héros picaresques et folkloriques, tel Davy Crockett, qu'il met aux prises avec des ours et des alligators géants, des frelons ou des taureaux. La tradition du *tall tale* a inspiré nombre d'humoristes et d'écrivains de l'Ouest, dont le plus célèbre est Mark Twain, et, plus lointainement, Faulkner et bien d'autres. Elle occu-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

pe une place de choix dans le cinéma américain : on la retrouve dans le western (**Little Big Man** d'Arthur Penn, d'après Thomas Berger), dans **Pulp Fiction** de Quentin Tarantino (l'histoire de la montre), ou chez le burlesque Charley Bowers (**Non, tu exagères** et son «club des menteurs» qui, comme dans la réalité du Sud ou de l'Ouest, organise des concours de *tall tales*).

«Inattractable», le **Big Fish** ou poisson-chat géant du titre rappelle l'ours «inchassable» de Jim Doggett, qui meurt «parce que son heure est venue», en même temps qu'il fait penser au conte anonyme «Comment Billy Harris a conduit ses poissons au marché» : tandis que le héros raconte à un vieux Noir crédule comment un attelage de poissons a tiré son bateau jusqu'au marché d'Alexandria (Maryland), le narrateur exaspéré finit par intervenir et le traite de menteur. Billy Harris, ayant ainsi ferré le poisson, lui rétorque alors que son *tall tale* à lui est beaucoup moins incroyable que le récit dont le narrateur s'est lui-même rendu coupable auparavant, et qui mettait en scène Neptune et son char tiré par des hippocampes : le *tall tale* satirise explicitement la «grande littérature» mythologique.

Commis voyageur, Edward Bloom sillonne l'Alabama, transposant ou imaginant sa vie quotidienne dans une série de «contes hyperboliques» qui composent un roman familial dont il est le héros toujours jeune et glorieux (Ewan McGregor). Son auditeur de prédilection est son fils Will ; d'abord enchanté par les récits paternels, Will, une fois parvenu à l'âge adulte (Billy Crudup), a le sentiment que ces fictions l'empêchent de connaître son père, et s'agace de l'obstination avec laquelle Edward Bloom reste fidèle à ses élucubrations jusque sur son lit de mort (Albert Finney).

Double entorse à l'éthique du *tall tale* : d'une part, le cadre global appartient à un schéma thématique traditionnel (un fils s'efforce de mieux connaître et comprendre son père avant la mort de celui-

ci) ; d'autre part, la satire mais aussi la violence, caractéristiques du genre (yeux arrachés), tendent à être gommées au profit du féérique. On s'accordera à distinguer schématiquement trois veines principales chez Tim Burton : le gothique (**Beetlejuice**, **Sleepy Hollow**), la satire (les deux **Batman**, **Mars Attacks !**), la féerie (**Edward aux mains d'argent** et désormais **Big Fish**). Non que les éléments gothiques ou satiriques soient ici tout à fait absents : évoquons pélemêle la forêt anthropomorphe dont les arbres vivants tentent de retenir le héros prisonnier, les araignées sauteuses, le personnage de loup-garou incarné par Danny DeVito, la maison de la sorcière et l'œil de verre opalescent de celle-ci, où chacun peut lire la fin à laquelle il est promis ; ou encore, dans le registre satirique, l'histoire de la mort du laitier (roman familial inversé). Il n'empêche : c'est un Tim Burton plus sentimental que d'habitude qui l'emporte ici. C'est avec la même facilité que le héros transforme le loup en chien fidèle et joueur, l'ogre en bon géant adjuvant comme dans les contes folkloriques, le braqueur de banque (Steve Buscemi) en généreux mécène. Sous le maquillage gothique de la sorcière, on reconnaît sans trop de peine le visage délicat de Helena Bonham Carter, compagne du cinéaste.

Comme dans le deuxième **Batman**, les allusions mythologiques sont d'ailleurs loin d'être toutes satiriques. La naissance du héros et ses exploits dignes d'Hercule ont peut-être un côté parodique, mais le lien établi d'emblée entre le poisson-chat et l'alliance suggère le thème de l'Ondine, ce qu'explicitent les apparitions d'une charmante sirène, et confirme l'ancrage du film dans le merveilleux plutôt que dans le fantastique. Troisième du nom, Edward Bloom «bouche d'or», plus sociable qu'Edward «aux mains d'argent», incarne un Ed Wood qui aurait réussi à peindre de vives couleurs ses rêves compensatoires ou romantiques les plus fous. Au bois mort des séries Z (**Wood**), il substitue la

floraison d'un champ de jonquilles (**Bloom**), offrande à la jeune et éclatante beauté blonde d'Alison Lohman.

Le décor pimpant du village d'Ashton (Alabama) rappelle la banlieue résidentielle d'**Edward aux mains d'argent**. Accentuée par le cadrage frontal et les mouvements de caméra (travellings avant ou arrière, plans à la grue), la même disposition symétrique se retrouve dans le village de Spectre, dans l'université, dans la séquence coréenne, dans le cimetière qui entoure la chapelle néo-classique. Sans doute d'autres décors (la maison de la sorcière, le cirque) échappent-ils à cette symétrie frontale, digne de **Pleasantville**, mais la récurrence du schéma architectural amène à s'interroger : Tim Burton, en dernière analyse, est-il le chantre de la différence ? ou au contraire de l'unanimité et du conformisme ? On répondra que c'est un faux problème : «le» personnage des sœurs siamoises (clin d'œil à *Those Extraordinary Twins* de Mark Twain) atteste la coïncidence possible de la plus grande symétrie et de la plus grande différence. (...)

Jean-Loup Bourget
Positif n°517

(...) L'adage populaire dit que le poisson est bon pour nos neurones. De fait, ce poisson d'une drôle d'espèce (le *Burtonnus Americanicus*) est à manger, et pas seulement le vendredi. Il stimule le cortex avec son imagerie merveilleuse. C'est d'ailleurs le seul véritable reproche de ce plat de résistance (contre l'imbécillité hollywoodienne) : pour qui connaît le pêcheur (et pas seulement de chauve-souris et de singes), rien n'étonnera le spectateur. Typiquement "burtonnien", **Big Fish** se distingue de la production américaine par l'imaginaire de l'auteur ; mais le film ne se singularise pas au sein de l'œuvre du cinéaste d'**Edward Scissorhands** (autrement plus magique). Comme son personnage

le dit si bien : "On était des étrangers qui se connaissaient si bien" Tel est notre sentiment par rapport à cette fiction ambitieuse mais inégale, qui révèle toute son essence dans le dernier quart d'heure.

Ne boudons pas notre plaisir. Même avec des arêtes, cela ne manque pas de saveur et se laisse déguster jusqu'au bout. Ici un autre Edward (à la parole d'or) raconte sa vie, entre mythomanie et souvenirs réels, métamorphosant chaque acte de sa vie en conte de fée. Ces épisodes feuilletonesques et rocambolesques (portés par Ewan McGregor, conquistador remarquable) pourraient n'être que prétexte à une jolie fable pour enfant - à l'instar du générique. Certes, Burton cherche à nous faire retrouver cette part d'enfance et cette capacité à voir la vie autrement. Ici, à travers ses yeux. Mais la fable est un film, autrement plus profond. Plus triste aussi. Car Edward, si insaisissable, glissant comme un poisson, est un homme qui va mourir. Et voilà Burton, revenu de la **Planète des Singes** (les macaques étant sans doute les nababs hollywoodiens), s'en allant dans le Sud poétique et nostalgique - avec un détour par Paris pour la touche romantique - afin de nous raconter des peurs plus primaires : la mort, par exemple. Car pour le reste, Edward est doté de tous les courages. Et Burton se moque allègrement de ces autochtones reclus sur eux-mêmes ou effrayés par le moindre étranger. Mais face à la mort, le cinéaste prend ses précautions. Comme il tisse un lien entre les générations d'acteur (le grand Albert Finney et la belle Jessica Lange pour les vétérans), il tente une liaison dangereuse entre un père et son fils (thématique récurrente ces derniers mois dans le cinéma mondial). Car si le film ne badine avec l'image (et une opulence visuelle), il est avant tout un film sur l'écoute. Le poids des mots pèse davantage que le chic de la photo. Apprendre à écouter mais aussi apprendre à parler, à raconter plus pré-

cisément. Rendre la vie plus belle. On est alors dans le cousinage de Benigni. Transformer la réalité pour la rendre plus acceptable. C'est un peu le métier de cinéaste, finalement, dont on nous parle. Au delà de ce message, Burton nous en livre d'autres : affronter la vie, ses angoisses...

Nous voici donc transportés dans un conte où les sorcières mangent les enfants pas sages, les géants sont boulimiques et les chanteuses chinoises sont sœurs siamoises. A moins que ce ne soit la vie d'une femme abandonnée, d'un homme cherchant sa place ou encore de jumelles immigrées. Allez savoir. L'excentricité le dispute à l'extravagance. Intuitions, superstitions, mythes, secrets et anticipations feront mauvais ménage avec le pragmatisme. Et l'on se pose la question, entre chacun de ces allers et retours entre le passé réinventé et le présent imposé : de quoi veut nous parler Tim Burton ? Il faudra attendre la fin du film pour comprendre le voyage de ce gros poisson, qui s'achève dans un baptême ultime et sublime. Le final offre la vision de son auteur, mais surtout la fusion entre les deux histoires qui n'arrêtaient pas de se croiser - au point, parfois d'agacer, ne nous laissant plus le temps de respirer. Noyés sous ce fatras de petites histoires, le spectateur restera sceptique. Pourtant, ce sont les larmes qui nous inonderont. Et nous réconcilieront avec cette œuvre, périlleuse, mais maîtrisée. Bien plus que **Forrest Gump** aux similitudes narratives. Nous sommes plus proches du registre du **Magicien d'Oz**. Toutes ces digressions et ces person-nages fantasques (il faut voir De Vito se grattant l'oreille avec son pied droit) existent pour nous amener à la fin d'une épopée, à la transmission d'un savoir, au passage du relais nécessaire pour que le monde tourne. Qui a cru que l'Odyssée s'était déroulée telle que nous le rapportait Homère ? (...)

- Vincy
www.ecrannoir.fr

L'avis de la presse

L'Ecran fantastique
Stéphanie Vandevyver

Universelle, cette œuvre à l'imagination intelligente et habile qui vise l'enfant à l'intérieur de chaque adulte, sans insulter l'intelligence de l'un ou de l'autre, a trouvé l'équilibre parfait entre l'ampleur épique des contes et l'histoire plus simple et plus intimiste de cette famille.

Fluctuat.net - Gilles Lyon-Caen

En des variations infimes ou une équivalence sublime, **Big Fish** va jusqu'à cristalliser finalement l'essence même du cinéma. Il constitue moins une illusion propre aux images qu'un grand jeu de dupes, dont l'amour régule ordre et désordre (...) **Big fish** est un splendide trompe-l'œil.

Figaroscope - Emmanuèle Frois

Un film cent pour cent burtonien. Il y a dans ce **Big Fish**, tous les éléments de l'univers de l'étrange et échevelé Mister Tim. Fantaisie, rêverie poétique, fantastique, romanesque, magie, humour, merveilleux (...) **Big Fish** est un voyage homérique, une aventure extraordinaire (...)

L'Express - Jean-Pierre Dufreigne

Dans la fantasmagorie, Burton excelle. On s'en doute. Comme on se doute vite que ces histoires folles recèlent une vérité : toute vie ordinaire possède une réalité extraordinaire plus conforme à nos désirs, le cinéma.

L'Humanité - Dominique Widemann

(...) Tim Burton signe une féerie où la vie se révèle plus grande que le rêve. Merveilleux.

Le Parisien - Alain Grasset

Tout en convoquant des poissons volants, une sorcière, un géant et des loups-garous, le réalisateur fait preuve d'une maturité nouvelle et recourt volontiers à l'ironie. Tantôt drôle, tantôt tou-

chant, **Big Fish** surprend par son originalité et sa folie.

Le Figaro - Dominique Borde
 (...) Tim Burton a réalisé une sorte d'apothéose de son univers, exaltation d'une rêverie éternelle et toute puissante.

Première - Olivier de Bruyn
 (...) l'imaginaire burtonien explose d'inventions diverses et la mise en scène, comme aux plus belles heures, rappelle que **La Planète des Singes**, opus par ailleurs non dépourvu de qualités, n'était qu'un accident de parcours (...)

aVoir-aLire.com - Romain Le Vern
 (...) ce superbe film instille un délicieux parfum de nostalgie et permet à Tim Burton de renouer avec la magie de ses plus grandes œuvres d'antan, le formidable **Edward aux mains d'argent** en tête. Du bonheur en bobine.

Cinéastes - Vincent Malausa
 Incandescent, bouleversant, **Big fish** est la première grosse claque de 2004.

Chronic'art - Vincent Malausa
 Film de l'équilibre définitif, en somme, où le toc et la grâce, le prodige et la simplicité se fondent en une sarabande féérique et multicolore.
www.allocine.fr

Le réalisateur

(...) Quand on interroge aujourd'hui Tim Burton sur l'origine de son œuvre, sur ce qui a pu façonner un imaginaire si original et si cohérent, il faut se faire une raison. Enrhumé mais souriant, le cinéaste brouille les pistes. L'influence littéraire -le roman gothique, Edgar Poe, etc...- est quasi nulle. «*Désolé, avoue-t-il, je n'ai jamais été un grand lecteur. A part peut-être l'œuvre du Dr Seuss [auteur pour enfants peu connu en France], il y a juste le bon nombre de mots, le bon rythme de lecture, c'est idéal !*». Quant aux émois musicaux du

jeune homme, ils se sont toujours limités à quelques groupes punks de la scène californienne -notamment *Oingo Boingo*, dont il a débauché le leader, Danny Elfman, pour en faire l'un des meilleurs compositeurs de musique de films. La peinture ? «*Chez moi, il y avait trois ou quatre tableaux : des croûtes, ou des copies de croûtes ! La banlieue dans toute son horreur... Je n'arrive pas à imaginer que mes parents les aient achetés un jour, ou même qu'on les leur ait donnés. J'en viens à croire qu'ils étaient déjà accrochés au mur de leur pavillon préfabriqué quand ils l'ont assemblé !*»

En dernière analyse, Tim Burton serait plutôt le fruit d'une étrange interaction entre vingt années lentement écoulées dans la banlieue de Los Angeles et des centaines d'heures devant la télé, à dévorer de vieux films en noir et blanc interprétés par Boris Karloff ou Bela Lugosi. Comme si une alchimie de savant fou avait donné *in fine*, au fond de l'éprouvette, un précipité de bizarrerie. Son look, déjà : silhouette longiligne, teint blafard, cheveux couleur de jais obstinément dressés sur la tête. «*Un peigne muni de jambes aurait battu Jesse Owens à la course en apercevant la tignasse de ce gars*», se souvient Johnny Depp, évoquant sa première rencontre avec Burton, peu avant la préparation d '**Edward aux mains d 'argent**. (...) A Burbank, Californie, il voit le jour en août 1958 dans cette banlieue anonyme. Enfin, presque : les majors y ont leurs bureaux et leurs studios. «*Mais ne croyez pas qu'il s'agit d'une ville de cinéma. C'est une cité-dortoir pour classe moyenne, avec des rues rectilignes, des maisons toutes identiques.*» Il en donnera sa vision, à la fois paisible et terrifiante, dans **Edward...**, sans doute son film le plus autobiographique. (...)

Aurélien Ferenczi
Télérama n°2613 - 9 février 2000

Filmographie

Pee-wee's big adventure	1985
Beetlejuice	1988
Batman	1989
Edward scissorhands	1990
Edward aux mains d'argent	
Batman returns	1992
Batman, le Défi	
Tim Burton's the nightmare before christmas	1993
L'Etrange Noël de Mr Jack (producteur et auteur du sujet original)	
Ed Wood	1994
Mars attacks !	1997
Sleepy Hollow	2000
La planète des singes	2001
Big Fish	2004

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
 Positif n°517
 Cahiers du Cinéma n°588
 Fiches du Cinéma n°1738

Pour plus de renseignements :
 tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com